

INTERVIEW AVEC DEUX ECRIVAINS CAMEROUNAIS

Par Richard BJORNSON.

René PHILOMBE et Rémy MEDOU MVOMO appartiennent à la deuxième génération d'auteurs camerounais. Membres fondateurs de l'Association des Poètes et Écrivains Camerounais (A.P.E.C.) et anciens journalistes, ils ont publié la plupart de leurs œuvres aux Editions C.L.E. à Yaoundé. Depuis l'indépendance, tous deux ont insisté pour travailler ici au Cameroun, et ils se sont beaucoup penchés sur les problèmes auxquels doit faire face l'épanouissement de la vie culturelle dans leur pays. Qu'ont-ils voulu faire en fondant l'A.P.E.C. ? Quels sont leurs buts en tant qu'écrivains camerounais ? Comment envisagent-ils l'avenir des hommes de lettres camerounais ? Pour trouver des réponses à ces questions, je me suis rendu en compagnie de MEDOU MVOMO à la maison de PHILOMBE près de Batchenga, et nous nous sommes entretenus pendant plus de trois heures. Voilà les points saillants de notre discussion.

BJORNSON : *Qu'est-ce que l'A.P.E.C. et quels ont été les principaux buts de cette organisation ?*

PHILOMBE : L'A.P.E.C. était fondée en 1960 et s'est fixée pour buts de contribuer activement à l'élaboration de la littérature nationale, de sensibiliser la masse à la culture camerounaise, et de contribuer également à l'histoire de la littérature nationale en rassemblant tous les documents utiles. Ensuite, nous avons l'intention de réunir tous les artistes, qu'ils soient écrivains, peintres, ou musiciens.

MEDOU MVOMO : Au tout premier temps on espérait se faire connaître parce que ces années-là ont été extrêmement difficiles pour tout écrivain au Cameroun. On n'avait pas de supports. Il n'existait aucune maison d'édition. Tout se passait en Europe, c'est-à-dire qu'une fois qu'on avait produit un manuscrit, il fallait l'envoyer en Europe, et attendre, attendre ... une réponse problématique. C'est alors qu'on s'est dit : si on essayait de se grouper, on pourrait se faire connaître du public camerounais d'abord, et puis donner à l'étranger un point d'impact grâce auquel il pourrait nous venir en aide. A vrai dire, nous avons atteint les trois quarts de nos buts. Malheureusement les difficultés, surtout d'ordre financier, n'ont pas manqué de donner à cette association un visage indigent. Ainsi par exemple, notre journal, *Le Cameroun Littéraire*, n'a pas pu faire face longtemps aux grosses dépenses que sa parution impliquait. Nous voulions aussi réunir tous les poètes, les romanciers, les essayistes, les philosophes, les penseurs, afin qu'ils viennent s'associer à nous pour essayer de donner du poids à l'écrivain camerounais. Car il ne peut avoir de poids tant qu'on est des personnes isolées. A l'époque où a eu lieu ce rassemblement, c'était l'enthousiasme parce que l'initiative était nouvelle. Il n'y avait pas encore eu de précédent.

BJORNSON : *Que faisait-on pendant ces réunions de l'A.P.E.C. et pourquoi n'est-elle pas aussi active de nos jours qu'il y a dix ans ?*

PHILOMBE : La plupart de nos réunions avaient pour ordre du jour la lecture des contes, des poèmes, des écrits de nos membres ; lorsqu'un membre avait lu un poème, on discutait ensemble. On prenait un article dans un journal ou un article littéraire ; on discutait, et c'est comme cela que ça a commencé. Et même jusqu'à présent, cela a continué. Nous étions huit membres fondateurs, et progressivement nous avons été 20 ... 50 ... et actuellement, lorsque l'association a cessé tout activité en 1975, elle comptait 120 membres inscrits. Si l'association ne marche plus, c'est surtout pour des raisons financières. Il fallait faire marcher le journal, imprimer nos œuvres, louer un local. Sans argent on ne le pouvait pas.

BJORNSON : *René, dans vos œuvres, on retrouve souvent le point de vue d'un observateur neutre qui enregistre des impressions et qui laisse au lecteur le soin de les interpréter. Bien sûr, cela n'est qu'une apparence parce que vous présentez les scènes et les personnages d'une manière qui nous oblige à condamner l'injustice, l'hypocrisie, la superstition et la cruauté cachées derrière les façades respectables. En outre, vos valeurs humanistes ressortent dans toutes vos œuvres. Pourtant, dès Les lettres de ma cambuse, on sent que le narrateur est observateur plutôt que participant dans les événements. D'où vient ce détachement apparent et quel est le rôle de l'observation dans le métier d'écrivain ?*

PHILOMBE : J'avais écrit les lettres de ma cambuse en 1957, c'est-à-dire au moment où j'étais hospitalisé à la clinique du Docteur ZOGO MASSY à Yaoundé. C'est pendant mes heures de solitude que j'avais écrit ces lettres sans intention de les publier un jour. Tout simplement pour ne pas avoir des idées noires. Vous savez qu'un malade est souvent solitaire. Alors j'ai écrit Les lettres de ma cambuse. J'habitais un vieux taudis au quartier de Nlong-Kak. Chaque jour je m'installais au bord de la route. Je voyais ce qui s'y passait et j'entendais ce qui se disait. Et c'est comme cela que Les lettres de ma cambuse sont l'œuvre d'un observateur. Dans *Histoires Queue-de-Chat*, j'ai dit que tout ce que j'écris, je ne l'invente pas. C'est l'originalité qui fait qu'on dise qu'une œuvre est l'œuvre de tel ou tel écrivain, mais l'écrivain au fond n'invente rien. Il arrange ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, et il fait de tout cela une œuvre originale.

BJORNSON : *Vous avez dit une fois que l'écrivain crée des situations et des êtres qui n'existaient pas dans la nature. Comment cela se pourrait-il, si l'écrivain n'inventait rien ?*

PHILOMBE : La nature ne peut pas offrir toutes les situations. Mais l'écrivain en prenant une situation à partir de la nature peut la romancer, la transformer et la rendre surnaturelle, si vous voulez. C'est comme cela que je dis que l'écrivain crée des situations qui n'existent pas dans la nature.

BJORNSON : *Rémy, vos œuvres évoquent la participation à la vie plutôt que l'observation. Etes-vous d'accord avec PHILOMBE en ce qui concerne la création et l'originalité ?*

MEDOU MVOMO : L'écrivain peut avoir deux attitudes : il peut créer à partir de ce qu'il imagine et il peut transcrire ce dont il est témoin. Dans mes œuvres, on rencontre les deux attitudes, mais je crois qu'avant tout l'auteur camerounais doit être

un transcripteur. C'est-à-dire, il doit d'abord bien observer, puis reproduire ce qu'il a observé, parce que nous ne sommes pas encore arrivés à l'époque où il faut une littérature de pure imagination. On ne peut pas être des rêveurs purs dans un pays qui a besoin de se construire et qui d'ailleurs a à se débattre contre tant et tant de problèmes. Pourquoi créer des problèmes quand il y en a tant qui existent déjà ? Nous, écrivains, sommes donc des «constatateurs». Nous examinons exactement ce qui est, comment cela est, et nous essayons de rapporter ce que nous avons vu et ce que nous avons pensé en fonction de ce que nous avons vu. Mon roman *Afrika Ba'a* et ce que nous avons pensé à thèse inspiré d'une situation réelle à laquelle j'ai même participé. *Ba'a* est un roman à thèse inspiré d'une situation réelle en décrépitude. On y voit l'action volontaire des villageois et surtout de la jeunesse. Entendu par jeunesse des gens qui avaient encoré des bras assez forts pour pouvoir réaliser les travaux nécessaires. Voilà ce qui n'est donc pas imaginaire.

BJORNSON : *Et vous voulez inspirer les autres pour suivre cet exemple ?*

MEDOU MVOMO : Je n'ai pas voulu dire aux gens d'imiter, mais tout le monde a été tellement enthousiasmé par l'expérience. Personne n'est obligé d'imiter ce qui a été fait dans *Afrika Ba'a*, mais je ne voulais pas que cette expérience tombe à l'eau. On a reconstruit un village, on a fait revivre des gens dans de meilleures conditions. Est-ce qu'il faut s'en tenir là ? Non ! Cette expérience était tellement merveilleuse qu'il fallait absolument la rapporter aux autres.

BJORNSON : *René, la plupart de vos œuvres ne sont pas, comme Afrika Ba'a des constats d'une solution positive. Elles sont plutôt des peintures sur le vif. Qu'envisagez-vous comme but de vos œuvres ?*

PHILOMBE : Mon vœu est que le peuple prenne conscience, qu'il soit sensibilisé à certaines réalités nationales, compte tenu de nos coutumes et de l'apport culturel européen. Nous sommes un pays polyculturel, si vous voulez. Alors, je relate tout cela pour que le peuple essaie de voir où nous sommes exactement et ce que nous sommes.

BJORNSON : *Vous n'avez pas le seul but de divertir ?*

PHILOMBE : Non, non, ce n'est pas le seul but, pas du tout.

MEDOU-MVOMO : On ne peut pas avoir une littérature de pur divertissement au Cameroun.

PHILOMBE : Pas comme en France, je ne pense pas. Je reviens sur ce que vous avez dit de mes œuvres, je pense qu'il n'y a pas de roman purement imaginaire. Il n'y en a pas, vraiment, j'ai beaucoup lu ; même les romans de science-fiction partent d'une réalité scientifique et l'auteur essaie d'imaginer alors ce qui peut être possible dans la vie.

BJORNSON : *Dans un de vos livres vous avez parlé de quelque chose qui existe derrière des réalités vues ou des réalités tangibles. Si je me rappelle bien, vous aviez «vos yeux braqués sur la terre des hommes, mais le cœur tendu vers les merveilleux ténèbres de l'invisible».*

PHILOMBE : Oui, c'est-à-dire sur le « mois », sur les émotions que je ressens et les sentiments que j'éprouve devant tel ou tel spectacle. Je n'écris pas d'une façon brutale. Il faut que j'interprète un fait compte tenu de la situation ambiante et de mes propres opinions personnelles.

BJORNSSON : C'est-à-dire, en revenant sur mes premiers propos, que dans la plupart de vos romans, il s'agit de l'observateur et des sentiments qui lui viennent en observant une réalité vers laquelle vous voulez sensibiliser vos compatriotes. Or, voilà un problème. Vous dites que vous voulez parler au Camerounais d'abord, mais comment peut-on faire cela étant donné les problèmes actuels de la publication, de la distribution des livres et de l'auditoire restreint dans le pays ?

PHILOMBE : Vous savez, l'écrivain se veut immortel, il n'écrit pas surtout pour le présent ; il écrit surtout pour la postérité. Je suis convaincu que si les œuvres des écrivains contemporains ne sont pas lues aujourd'hui, elles le seront peut-être après notre disparition de la terre. Et la société pourrait peut-être changer. Beaucoup de choses vont changer, si bien que nos œuvres seront lues par la postérité. Beaucoup de ce qu'il faut faire pour la diffusion de nos œuvres, c'est d'avoir beaucoup de revues culturelles et de susciter la critique littéraire parce que l'écrivain camerounais en a grand besoin. Il n'y en a pas. La critique littéraire nous manque. Sans critique littéraire, aucune littérature nationale ne peut être vivante. aucune !

BJORNSSON : Vous croyez donc en une littérature nationale ? Le Cameroun a plus de deux cents ethnies différentes. Il y a deux langues nationales ou officielles. Est-ce qu'il existe vraiment une seule identité camerounaise ?

PHILOMBE : Eh bien, non ! Par exemple, vous prenez un Foulbé et un Boulou. Il y a vraiment une grande différence culturelle, de mentalité, et même anthropologique parce qu'un Foulbé est un homme svelte tandis qu'un Béti ou un Boulou, c'est un homme d'abord costaud ; il est plus noir. Voyez, il y a beaucoup de différences. Prenez un Bamiléké et un Ewondo ; il y a là aussi une grande différence. On ne peut pas parler d'unité culturelle ni d'identité culturelle à l'heure actuelle. Evidemment c'est là un idéal que tous les camerounais veulent réaliser.

BJORNSSON : Mais vous croyez que les problèmes des frontières artificielles des traces d'un colonialisme dépassé restent insolubles ? Vous avez parlé de vouloir écrire pour les camerounais et maintenant vous dites qu'il n'y a pas un camerounais.

PHILOMBE : Si, il y a un camerounais ; tous ceux qui restent au Cameroun sont camerounais, mais seulement, je veux vous dire qu'ils n'ont pas la même culture, comme même en France d'ailleurs : un Corse se dit Corse et un Breton se dit Breton. Actuellement nous sommes en train de tendre vers une unité culturelle, c'est-à-dire que le Foulbé sache ce que fait le Boulou, que le Bafia sache ce qu'on fait à Bamenda, par exemple, que la culture d'un Ewondo ne soit plus étrangère à un Toupouri du Nord.

BJORNSSON : A la réunion constituante de l'A.P.E.C., vous avez dit que la meilleure révolution qu'on puisse faire pour son pays est une révolution culturelle. Qu'est-ce

que cela veut dire . . . révolution culturelle ? D'après vous, est-ce que la littérature a une tâche à faire pour le pays ?

PHILOMBE : Oui, dans tous les pays du monde d'ailleurs. Pour comprendre ce que je veux dire par révolution culturelle, il faut savoir ce qu'est la culture. A mon avis, la culture est l'action de poser le problème de l'homme dans sa totalité, dans sa globalité. La culture n'est pas statique. La culture est tout ce que l'homme peut connaître, tout ce que l'homme peut utiliser pour améliorer son standing de vie. Prenez par exemple ce que l'homme peut très cultivé. Donnez-lui de l'argent, c'est un homme qui ne peut pas le faire fructifier parce qu'il n'est pas cultivé. Même dans la révolution armée, le soldat n'est pas conscient de ce qu'il doit faire et pourquoi il combat, s'il n'a pas été éduqué d'abord culturellement, il ne peut pas être sûr de la victoire. Voilà pourquoi je dis que dans tous les domaines, la révolution culturelle est la meilleure. L'homme doit se cultiver, et si l'homme est cultivé, d'autres révolutions deviennent possible. Par exemple, lorsque quelqu'un vous parle de ce qu'il compte faire, c'est grâce à sa culture. Un pauvre petit paysan qui se contente de boire du vin de palme, de fumer son tabac et de manger sa viande chaque jour, ne peut pas avoir des idées de ce genre. La révolution culturelle seule permet d'aller de l'avant. Elle précède la révolution économique ou politique. Même un homme politique qui n'est pas assez cultivé, qu'est-ce qu'il fait ? Il ne fait absolument rien.

BJORNSSON : Mais qu'est-ce que c'est « cultivé » ?

PHILOMBE : « Cultivé » alors pour moi, c'est être pénétré de toutes les connaissances possibles, toutes les connaissances capables de promouvoir l'avancement de la société.

BJORNSSON : Il y a aussi un sens d'humanité qu'il faut conserver, n'est-ce pas ?

PHILOMBE : C'est la culture qui peut entretenir cette humanité dans le cœur des hommes. Il n'y a que la culture qui peut entretenir ce sentiment d'humanité. Prenez un commerçant, il ne regarde que l'argent, tandis qu'un homme de culture voit l'homme dans sa globalité. Cette globalité devient un élément de valeur pour un homme de culture, mais pour un commerçant, cela compte pour rien. La preuve est que les négriers achetaient les êtres humains. Ils n'étaient pas des hommes cultivés à mon avis.

BJORNSSON : Rémy, à un moment donné, vous avez parlé du « pragmatisme culturel ». Est-ce la même chose que « la révolution culturelle » de PHILOMBE ?

MEDOU MVOMO : Exactement mot pour mot. Ce sont de telles idées qui au départ animaient l'A.P.E.C. Je n'aurais pas besoin de répéter mon ami PHILOMBE. Ce qu'il vient de dire est exactement ce que je pense.

BJORNSSON : Vous avez parlé aussi d'une « troisième voie » entre l'assimilation et la négritude. Comment peut-on trouver cette « troisième voie » ?

MEDOU MVOMO : Il ne faut pas que notre civilisation se momifie car nous n'avons pas une culture morte. Moi, je pars de l'idée que nous sommes des pays qui naissent avec une culture qui est pour partie à ressusciter et à vivifier. Nous ne partons pas

du néant et nous ne devons pas fabriquer des cercueils pour notre culture. La troisième voie est donc une voie qui pousse les gens à revivifier la culture qui est déjà latente en eux. Cela ne veut pas dire qu'ils s'euro-péanisent. Cependant, il ne faut pas nous plus bouder la civilisation internationale. Je ne dis pas civilisation européenne mais civilisation internationale. C'est-à-dire, il ne s'agit pas pour nous, les pays en voie de développement, de rejeter la civilisation et le progrès auxquels a abouti le développement du cerveau et de la technicité humaine. Non ! Il faut simplement faire la part des choses. Et je pense que la culture à laquelle nous devons aboutir est une culture qui devra normalement équilibrer. C'est-à-dire, nous devons être à la fois des hommes qui savent faire corps avec la nature et puis qui savent faire corps avec ce que le cerveau humain est capable de produire de façon à hisser l'espèce humaine au plus haut degré de ce que nous pouvons être. Et c'est cela qui fera l'originalité de notre culture pragmatique qui sait tirer partie de la nature et du progrès même tapageur de la civilisation produite par le cerveau humain.

BJORNSON : *Quel est le rôle de la littérature dans cette culture pragmatique ?*

MEDOU MVOMO : Son rôle est celui d'un «frein-moteur» ou plutôt d'une chaîne qui permettra à l'individu de se sentir dans sa peau, même au sein d'un fort développement matériel de l'homme.

BJORNSON : *Cela réaffirme sa confiance en lui-même alors ?*

MEDOU MVOMO : Oui, son estime de soi.

PHILOMBE : Je suis d'accord avec mon ami MEDOU mais j'ajouterais que le rôle de la littérature est de rappeler à l'homme qu'il est un homme, de lui rappeler constamment de la valeur humaine. Lorsque nous arriverons à une culture mécanisée, très poussée, la littérature sera là pour dire à l'homme «attention, tu n'es pas un robot, tu es un homme».

BJORNSON : *Aussi les missionnaires chrétiens prêchent-ils un message humanitaire, mais vous ne semblez pas être d'accord avec eux. Que pensez-vous de la contribution de l'église en Afrique ?*

PHILOMBE : L'église a fait beaucoup de choses qui sont très bonnes et elle a fait beaucoup de choses qui sont très mauvaises. Parlons d'abord des bonnes choses. L'église est venue semer en Afrique des grains d'humanité. Elle a dit à l'homme noir : tu es un homme comme l'homme blanc, et il y a eu quelqu'un qui est mort pour toi sur la croix, qui n'est pas mort seulement pour le français, pour l'allemand ou pour l'anglais, mais pour toute l'humanité. Nous sommes d'accord avec l'église. Et puis l'église a fait beaucoup plus que l'administration coloniale dans le domaine de l'enseignement. Elle a créé des écoles dans tous les coins de brousse. Elle a implanté des dispensaires partout. Il y a même l'exemple de Lambaréné au Gabon qui est devenu proverbial maintenant. Ça c'est le côté tout à fait flatteur de la mission chrétienne en Afrique. Mais à côté de cela, quels crimes ! L'église s'est rendue en même temps complice du colonialisme. Pendant l'époque coloniale, l'église a maté tous les mouvements révolutionnaires, tous les mouvements qui se sont réclamés de l'indépendance nationale. Moi, j'ai vécu les faits. On vous appelait automatiquement communiste

pour un oui ou pour un non. Par exemple, quiconque disait au missionnaire : «Non, je ne veux pas que ma fiancée aille passer cinq ans dans un cloître à travailler comme une bête de somme». C'est surtout l'église catholique qui a commis beaucoup de crimes dans ce pays. Si je parle de l'église dans mes romans, c'est pour créer le décor dans le temps et dans l'espace. Je ne pouvais pas ne pas en parler. Camara LAYE est un très bon romancier, très bon, mais si l'on le critique c'est parce que ce confrère guinéen a commis l'erreur de ne pas parler des situations ambiantes. Vous lirez L'Enfant Noir de la première partie à la fin, vous n'entendez jamais parler des rapports entre les puissances coloniales et les indigènes. Vous voyez. Alors, si j'ai parlé de la mission des chrétiens dans mes romans, c'est pour créer un décor, car il faut absolument un décor dans un roman. Vous ne pouvez pas écrire dans le vide.

BJORNSON : *Les dernières pages de Le Sorcier Blanc à Zangali montrent la conversion d'un prêtre qui se rend compte de ce qu'a fait l'église catholique. Or, il reste impuissant à changer quoi que ce soit parce que le roman s'achève avec la futilité d'un chef traditionnel qui n'a rien fait de mal.*

PHILOMBE : Vous voyez, j'ai souvent été critiqué pour la fin de ce roman. Beaucoup de lecteurs camerounais auraient voulu que le Révérend Père Marius fût colonialiste jusqu'au bout. Il a commencé par l'être à Mvoloyé ; on lui avait dit que les nègres sont des petits enfants auxquels il faut donner quelques coups de bâton pour les rendre heureux. Mais parmi ces missionnaires, il y en avait qui possédaient un cœur d'homme. Le Père Marius voulait gagner les gens, non par des moyens brutaux mais par l'amour. Le Père Marius voulait appliquer les principes fondamentaux de l'église catholique qui veulent qu'un homme soit un frère pour l'homme. Voilà pourquoi il a échoué. S'il était d'accord avec le commandant blanc, il aurait réussi. On a voulu que je fasse exactement comme Mongo Béti dans le *Pauvre Christ de Bomba*. Son Révérend Père Drumment comme Mongo Béti jusqu'au bout. Il échoue lui aussi. Il échoue et il s'en vante, lui, est colonialiste jusqu'au bout. Il échoue dans certains missionnaires avaient un cœur. Mais je voulais quand même montrer que certains missionnaires avaient un cœur d'homme. En ce qui me concerne, je peux citer l'exemple d'un colon dans le nouveau roman de Mongo Béti lui-même. Dans *Remember Ruben*, il y a un blanc qui a osé témoigner en faveur d'un groupe de collégiens rebelles. Là on retrouve l'image du Révérend Père Marius, un personnage ambigu d'accord mais un personnage qui fait exception à la règle qui voulait que tous les colons fassent du mal aux indigènes.

BJORNSON : *Mais n'y a-t-il pas de l'ironie dans le fait que votre Père Marius condamne les fêtes animistes comme un satanisme tandis que ces fêtes-là correspondent point par point à la messe catholique ?*

PHILOMBE : Oui, mais à la fin, le vieil homme s'est tu pour laisser parler son cœur d'homme. Que voulez-vous ? Un homme est un homme. Il n'y a pas d'homme infail- lible. Il n'y a pas d'homme parfait. Chaque homme a ses qualités et ses faiblesses. Voilà pourquoi le Père Marius a condamné l'anémisme dans un premier temps. Dans un deuxième temps, il l'a condamné à Zangali même. Or, à la fin il se retire dans le silence de son cœur pour dire : «tout de même, on veut tuer ce chef-là, il n'a commis aucun crime».

BJORNSON : *Vous avez parlé tout à l'heure de Mongo Béti. Il y a une différence entre vos œuvres et les siennes dans le sens que vous ne considérez plus le colonialisme comme le problème le plus brûlant en Afrique.*

PHILOMBE : Ah non ! D'ailleurs, *Un Sorcier Blanc à Zangali* est un roman qui fait charnière avec mes œuvres. Je ne sais pas si je pourrais encore écrire un roman sur ce ton-là. Je me concentre surtout sur les problèmes nationaux et internationaux de l'heure actuelle avec par exemple *Sola ma chérie*, avec *L'ancien moquisari*, avec les *Histoires Queue-de-Chat*. Si l'on parlait de colonialisme maintenant, à mon avis ce serait un peu déplacé. Voilà pourquoi je ne suis pas tout à fait pour les fanatiques de la négritude, qu'une certaine école littéraire continue à chanter. Pour moi, la négritude a vécu son temps. Elle a eu raison de combattre dans les années trente à quatre-vingt, mais elle ne sait pas continuer à parler de négritude. Actuellement, je ne sais pas s'il faut continuer à parler de négritude. Il serait même imprudent pour les africains d'en parler parce que nous sommes en train de construire une Afrique unie, tout en voulant donner naissance à une civilisation de l'universel. L'Afrique est politiquement imprudent de parler de négritude. Moi, je préfère que nous parlions de pan-africanisme et qu'on invite tous les africains y compris les arabes, aux festivals comme ceux qui ont eu lieu récemment à Lagos. En 1972, j'ai reçu la visite d'un jeune noir américain. Il m'a demandé ce que je pensais du sionisme noir américain, ce mouvement de retour en Afrique que soutiennent certains américains.

— Moi, je lui ai dit franchement, « la seule chose que vous devriez faire, c'est de lutter pour l'acquisition de tous vos droits civiques. Vous êtes américains. Entre vous et moi, il y a une grande différence de culture. Or, c'est la culture et non la couleur de la peau qui constitue la véritable race pour un homme. Si vous parlez la même langue que moi, si vous avez la même culture que moi, vraiment vous êtes mon frère. Le temps évolue. Les hommes marchent vers la fraternité universelle, et cette fraternité universelle est à la base de la culture. C'est justement pour ça que je suis contre les fanatiques de la négritude. Il y a une nouvelle civilisation qui se crée, qui prend ses atouts de deux côtés, de la vie traditionnelle et de la vie moderne. Les radios ont assassiné notre culture dans les villages. On n'entend plus les gens chanter des chants traditionnels ; on ne voit plus les enfants danser les danses traditionnelles. Aujourd'hui nous sommes condamnés à parler les langues européennes, à vivre à l'europpéenne. A partir du moment où la négritude nous envoie dans notre primitivisme, vraiment, je ne suis pas d'accord. La négritude était une réaction contre le racisme, mais pourquoi maintenant être contre ? »

BJORNSON : Vous vous opposez à un retour au « primitivisme ». Il y a certaines coutumes traditionnelles qui continuent à exister, mais dans des formes tant soit peu dénaturées. Prenons par exemple la dot. Est-ce que les mots de Tsango dans *Sola ma chérie* réfléchissent vos pensées à ce sujet ?

PHILOMBE : Oui, Tsango représente exactement mes pensées, parce que la dot dans ce pays a commis aussi son petit nombre de crimes. Vous aimez une fille. La fille vous aime. Il faut l'acheter. Ah, je suis tout à fait contre... contre !

BJORNSON : Rémy, vous aussi, vous vous êtes penché sur le problème de la dot au Cameroun. Qu'en pensez-vous ?

MEDOU MVOMO : La dot a toujours été le cauchemar de la jeunesse. A un moment, elle a même fait le fer de lance de la lutte des générations. Au Cameroun, bien des jeunes ne travaillent pas. En tout cas, ils ne travaillent pas tous. Donc

ils n'ont pas tous des revenus suffisants pour affronter les dépenses énormes du mariage dotal. La fonction de la dot à l'origine était extrêmement saine. Elle était un symbole. Il fallait quelque chose qui scelle l'alliance entre deux familles. A l'époque, c'était un rien : quelques noix de cola, ça suffisait. Or, la dot a été complètement et progressivement détournée de sa fonction symbolique. Elle est devenue un commerce, le prix de l'achat pour avoir un droit de jouissance pour un certain temps sur une femme. Et l'exclusivité de cette jouissance.

BJORNSON : Vous êtes tous les deux partisans d'un triage très sélectif des coutumes et des mœurs traditionnelles. A ce sujet, il existe peut-être une question plus fondamentale qu'il faut poser, à savoir celle de l'honnêteté envers soi-même. Déterminer si une coutume, un état d'esprit ou une habitude est « traditionnelle » ou « moderne », cela n'est pas le problème. Le problème est de trouver ce qui sied. René, je pense par exemple à l'histoire de Moambu dans votre *Les lettres de ma cambuse*. Vous voulez attaquer les gens qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas, n'est-ce pas ?

PHILOMBE : Oui c'est une dénonciation publique que je fais de temps en temps, de l'homme noir qui veut absolument imiter le blanc. Il veut être quelquefois plus blanc qu'un blanc, et il veut qu'on dise qu'il est devenu ce qu'il n'est pas. L'histoire de Moambu, le petit bouc de papa Mboya, constituait une attaque contre certains députés de l'époque. Ils allaient en France, ils disaient : « Bon, les Camerounais sont pour l'Union Française », alors que ce n'était pas du tout le cas. J'ai imaginé : le troupeau de moutons, c'est le peuple, et le petit bouc, c'est le député qui s'en va dire aux français que « tout le Cameroun est derrière vous ».

BJORNSON : L'histoire du chien et du chimpanzé a un thème pareil. Est-ce qu'il y avait un but précis à cette histoire ?

PHILOMBE : C'est un conte camerounais et populaire que je voulais introduire dans *Les lettres de ma cambuse* pour montrer la perte de certains amis. Vous voyez, c'est le chimpanzé qui a d'abord été perdu. Les deux animaux se promènent et ils se confient des petits secrets, mais arrivés à destination, le chimpanzé est le premier à avoir détruit l'honorabilité de son compagnon de voyage. Il jette un os, et le chien révèle sa vulgarité en courant sur l'os. C'est pour dénoncer de telles perfidies que j'ai écrit ce conte-là.

BJORNSON : Il me semble que l'histoire « Katabalaka » traite ce même thème d'un autre point de vue, parce que la vieille femme s'offense quand un jeune écolier lui dit « Casablanca ».

PHILOMBE : C'est-à-dire que la vieille femme interprétait mal des mots qu'on lui jetait à la figure. Pour le petit écolier, il l'a insultée mais il ne connaissait pas ce que veut dire « Casablanca » ; c'est comme la vieille femme. Bon, pour épater la vieille femme qui l'a choqué, il a jeté à la figure « Casablanca ». Je me rappelle que lorsque j'étais petit, nous avions des petits carnets. Dans ces petits carnets, on écrivait des mots les plus difficiles possibles. Eh bien, quand on se trouvait à côté des gens de notre village, on voulait se montrer savant et on jetait n'importe quel grand mot à la figure du paysan. C'est comme ça que le petit écolier a voulu lui aussi, insulter la vieille femme, mais au fond « Casablanca » n'est pas une insulte. L'épisode

démontre l'ignorance de la vieille femme d'une part, et d'autre part l'esprit de bravade qui anime le petit écolier.

BJORNSSON : Rémy, vous avez passé dix ans en France, mais vous êtes revenu travailler au Cameroun. Avec l'établissement d'une université et des bonnes écoles sur place, le nombre de camerounais qui font leurs études à l'étranger va décroissant. Or, beaucoup de grands écrivains du pays ont fait leur apprentissage ailleurs. Pensez-vous que cette éducation au pays va altérer la mentalité des écrivains camerounais et modifier les bases de la littérature camerounaise ?

MEDOU MVOMO : Bien sûr, mais rien ne changera que si cette éducation au pays est complétée par des voyages à l'étranger. Il y a un proverbe qui dit : « L'enfant qui ne mange que la soupe de sa mère ne peut pas connaître le goût de la soupe des autres foyers ». En suivant le fil de cette pensée, je dirais que celui qui ne connaît que sa culture ne peut pas vraiment connaître cette culture. La littérature camerounaise gagnera en vigueur si la formation de ceux qui sont destinés à être les porteurs flambeaux de cette littérature sont formés d'abord sur place, avec possibilité d'avoir une ouverture d'esprit telle qu'ils puissent prendre une super-connaissance et une super-conscience de leur propre culture. Or cela ne pourra se faire qu'à l'étranger et vécu des expériences autres que celles qu'ils vivent quotidiennement dans leur propre pays. Donc, il faut former des êtres à l'intérieur, mais si l'on veut en faire des êtres ouverts, il faut les faire circuler.

PHILOMBE : L'écrivain a tout intérêt à voyager, parce que sur place, il est comme dans un vase clos, dans une tour d'ivoire. Il ne voit les choses que d'une façon intérieure, tandis que s'il va à l'extérieur, il pourra être comme un spectateur de sa propre culture et la verra mieux. A mon avis, c'est le plus intéressant d'aller à l'étranger pour coup. Malheureusement, l'impérialisme a fait beaucoup d'efforts pour étouffer notre culture, si bien qu'un garçon qui est parti à l'étranger, quand il revient ici, est-ce qu'il peut encore accepter de vivre à la camerounaise et de vivre sa propre culture ? Je ne sais pas. C'est ça qui est dangereux. Nous sommes là coincés dans un faux dilemme. Si l'on s'en va à l'étranger, pour combien de temps ? J'ai connu des gens qui ont vécu là-bas dix-sept ans, par exemple le Docteur ZOGO ; il parle sa langue d'origine ; il parle Manguissa. Dix-sept ans ! Il n'est jamais venu en congé ici. Mais il y en a d'autres qui n'ont fait que deux ans, qui veulent être plus parisiens que les parisiens. C'est là le problème.

MEDOU MVOMO : Mais ceci ne doit pas nous entraîner dans la voie de laisser l'esprit s'envoler parce que le pire des dangers, ce serait de cloîtrer les futurs éléments de choc de la pensée nationale. Un écrivain est aussi un journaliste en quelque sorte. Même en Europe, les écrivains circulent beaucoup, et ceux qui ont le plus de « punch », ceux qui sont les plus incisifs, ce sont ceux qui ont le plus voyagé et qui ont sillonné le monde en diagonale de tous les temps. Eh bien, ils rapportent des floraisons d'idées dont finalement le pays bénéficie. Il faut donc faire voyager les hommes de tête, les penseurs, les grands écrivains, les grands artistes, parce que c'est en circulant qu'ils arrivent à parfaire leur talent, leur génie en somme.

PHILOMBE : Et élargir leur vision du monde.

MEDOU MVOMO : Voilà ! Et ça, c'est leur rôle. Ainsi donc faisons-les sillonner le monde pour qu'ils soient eux-mêmes !

BJORNSSON : René, vous avez fait une fois allusion à une religion naturelle qui fait de tous les hommes des frères condamnés à vivre ensemble sur la terre. Croyez-vous vous-même en une telle religion naturelle ?

PHILOMBE : Oui, parce que pour moi, il n'y a qu'une religion ici-bas. Allez aux États-Unis, en Italie, en URSS et revenez au Cameroun. Vous verrez partout une certaine somme d'interdictions qu'on fait à tous les hommes. Par exemple, il faut aimer son prochain, il ne faut pas voler, il ne faut pas faire ceci ou cela. Donc il y a un minimum de lois universelles qui constituent pour ma part cette religion universelle, naturelle alors.

BJORNSSON : Je me demande quel est le rôle de la croyance dans cette « religion naturelle ». Dans vos écrits, on constate un certain nombre d'attaques contre les croyances superstitieuses. Par exemple, dans « Le petit serpent du docteur Tchumba », un paysan met une confiance aveugle d'abord dans le sorcier et puis ensuite dans le docteur. Est-ce qu'on serait justifié d'y voir la critique d'une croyance mal placée ?

PHILOMBE : Oui, mais il faut vous dire que l'ensemble de ces nouvelles *Histoires Queue-de-Chat* ont pour but de critiquer les superstitions qui assiegent la société camerounaise, et dans cette nouvelle précisément, c'est pour montrer la bêtise, la naïveté de certaines personnes qui pensent qu'on peut leur multiplier de l'argent en avalant un serpent. Je me demande, celui qui multiplie l'argent, pourquoi il ne multiplie pas cet argent pour lui-même ? Bon. Devant le Docteur Tchumba, je voulais montrer qu'il est possible de guérir un malade en lui faisant croire à sa guérison, et c'est un cas vécu. Ce docteur, je ne veux pas vous donner son nom, a tenté l'expérience, il a réussi. Il a bandé les yeux d'un jeune malade. Il a fait venir un serpent, il a donné un vomitif à son patient et dans les vomissures, il a mis le serpent ; vraiment, le jeune homme a recouvré sa santé.

BJORNSSON : Dans « L'affaire Sango Mbéda », il s'agit d'une autre sorte de superstition... une superstition qui frise la politique. D'après vous, quel est le rôle de la politique dans le roman ?

PHILOMBE : La politique n'a pas un rôle spécifique dans le roman. Seulement l'écrivain est un homme polyvalent, pour ainsi dire, parce qu'il aborde tous les sujets suivant les situations qui se présentent autour de lui. La politique, d'après Stendhal, produit dans un roman l'effet d'un coup de revolver sur une scène de théâtre. Mais vraiment, à mon avis, l'écrivain est amené à aborder tous les sujets politiques, économiques, culturels, tout et tous. C'est ainsi que l'écrivain aborde quelquefois la politique au Cameroun. On ne peut pas l'éviter. Et quand on l'évite, on ment. C'est ce que je disais au sujet de Camara Laye. Dans son roman, on ne sent pas qu'il a vécu dans un milieu où la politique coloniale sévissait de toutes ses forces. Or, la politique coloniale sévissait en Guinée comme dans toutes les colonies africaines.

BJORNSSON : Je vous remercie, René, et vous aussi Rémy, pour votre gentillesse en partageant avec nous vos points de vue sur la littérature et la culture camerounaises.

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).